

Analyse de Claude HAZA

## Un dialogue thérapeutique

Sylvie Schoch de Neuforn  
*L'Exprimerie, Bordeaux, 2000, 163 p, 145 F.*

S'il y a une question qui est centrale en gestalt-thérapie, c'est bien la question de la relation : attitude relationnelle, concept de l'homme en relation, relation organisme-environnement, etc. Il est fait généralement référence dans les écrits gestaltistes au Je-Tu de Martin Buber lorsqu'est évoquée la relation thérapeutique dialogale. Mais, celle-ci n'est jamais vraiment approfondie. Ou alors les auteurs décrivent surtout l'attitude dialogale en termes d'outils de base dans la pratique thérapeutique. Sylvie Schoch de Neuforn vient combler ce manque dans son livre : *Un dialogue thérapeutique*. Le titre pourrait laisser croire que le propos est centré essentiellement sur l'échange. L'auteur s'est attaché à un travail d'analyse beaucoup plus vaste : explorer la pensée philosophique de M. Buber, puis la pensée de P. Goodman, en les mettant côte à côte dans une vision de complémentarité. Ce qui nous donne une étude nouvelle des concepts fondamentaux de la Gestalt-thérapie, enrichis par l'approche dialogale que M. Buber a élaborée dans son livre : *Je-Tu*.

Ceci est un des aspects importants dans l'étude de Sylvie Schoch de Neuforn. Elle

met en relief les points de convergence et de divergence de ces deux auteurs. Elle va puiser aux sources philosophiques de chacun pour apporter un éclairage intéressant sur leur conception existentielle de l'homme et elle explore minutieusement sur quels fondements anthropologiques leur pensée s'est élaborée. Il n'est d'ailleurs pas sans importance, pour mieux comprendre P. Goodman, de savoir qu'il s'intéressait à la philosophie de M. Buber pour l'enseigner à l'Institut de Gestalt-thérapie de New York.

Le livre de Sylvie Schoch de Neuforn présente trois parties :

- Fondements anthropologiques.
- Perspectives thérapeutiques.
- La relation thérapeutique dans l'approche dialogale : exemples cliniques.

La première partie apporte incontestablement un aspect de nouveauté à la littérature gestaltiste. L'auteur nous montre le cheminement de Buber, puis celui de Goodman et surtout comment vient s'articuler avec force l'homme en relation de Buber avec celui de Goodman que nous connaissons dans le livre de P. H. G. Le premier dégage sa conception de l'homme en tant qu'être en relation à travers sa compréhension existentielle de la Bible. Pour lui, l'homme biblique s'inscrit dans une vision synthétique de lui-même et du monde. Tout à l'opposé de la vision éclatée héritée des philosophes grecs où domine l'idée de séparation ; le moi étant situé au

centre de toute réflexion sur les phénomènes humains. Tandis que l'homme biblique est d'abord en situation dans une relation à Dieu.

P. Goodman, lui, étudie l'homme dans son environnement proche et il établit sa conception de l'homme en relation, sur ce fondement.

L'idée d'un " Autre ", du " Tu ", va introduire avec M. Buber deux attitudes fondamentales et totalement différentes de l'homme face à l'homme et de l'homme face au monde. C'est la façon d'appréhender l'autre, objet ou homme, qui place le Je dans une relation Je-Tu ou dans une relation Je-Cela. Une fois posée la genèse de ce concept par Buber, l'auteur décrit dans ce chapitre comment les corollaires de ces deux couples de mots (Je-Tu, Je-Cela) constituent l'essence même de la relation dialogale : présence, totalité, réciprocité, confirmation, entre deux, rencontre, autant de concepts qui sont précisés à nouveau.

Puis, elle établit les liens entre Buber et Goodman à travers la théorie du Self. Cette partie où sont tentés les rapprochements et les divergences n'est pas une simple reprise des concepts principaux de la théorie de la Gestalt. La mise en parallèle du Je-Tu et du Contact enrichit notre expérience du cycle à chacune de ses phases. Par exemple, elle dit à propos du post-contact : *«la nouveauté issue du Tu rencontré ainsi, cet ajustement créateur, est transféré dans le monde du Cela»* (page 78). Suit une citation de Buber qui donne toute la force du propos.

Dans la deuxième partie du livre, le Je-Tu, le Je-Cela et le contact sont appréhendés dans la réalité pratique thérapeutique. Ce sont ses outils spécifiques. Ici aussi, l'auteur apporte de la nouveauté en démontrant les rouages de l'attitude dialogale, de la rencontre et de la présence en thérapie. Mais, avant, elle établit un pont entre Goodman et Buber au sujet des grands thèmes que sont la santé et la croissance, l'individu et la société, l'organisme et l'être. Elle applique les aspects philosophiques développés dans la première partie à la réalité du monde et à celle de l'homme ; comment mettre en œuvre savoir et savoir-faire, c'est-à-dire la réalité de la relation dialogale, quand on cherche à agir, à aider - sans vouloir agir et sans vouloir aider - la personne qu'on a en face de soi ?

Nous trouvons ici de quoi alimenter notre réflexion pour améliorer notre pratique. Le chapitre concernant la présence est particulièrement important à ce sujet. La présence n'est pas une quête d'efficacité, mais de co-création. Si nous savons être présents, c'est la présence qui renseigne sur soi-même en situation de psychothérapeute.

Dans la troisième partie du livre, l'auteur présente des exemples cliniques. Elle expose sa pratique de *«la relation thérapeutique dans l'approche dialogale.»* Elle expose également ce qui la rend encore plus vivante, plus émouvante, sa relation à son patient. Dans les sept cas décrits suc-

L  
d  
p  
p  
O  
M  
D.  
3C

cinctement elle laisse toute la place au cheminement chargé d'aléas dans la mise en œuvre de l'attitude dialogale, de la présence, de l'expérience intersubjective. Elle nous montre comment peuvent être pleinement vivants patient et thérapeute le temps d'une expérience de rencontre, ou bien comment ils peuvent être bouleversés l'un en face de l'autre ou encore comment ils réagissent dans une recherche d'ouverture à l'autre, ou au monde ou à l'inconnu.

Je recommande ce livre aux praticiens gestaltistes. Le texte est dense et précis ; les mots sont choisis avec justesse pour éviter toute ambiguïté d'interprétation. Enfin, ce livre devrait nous aider à être davantage dans le Je-Tu et moins dans le Je-Cela, pour paraphraser l'auteur elle-même, ou M. Buber.

Analyse de Pierre JANIN

## Ainsi parle l'esprit de la plante

Jean-Marie Delacroix.

Editeur ?????

Ce livre m'a fait un effet double : je l'ai trouvé prenant, et il m'a aussi laissé un ressenti de disharmonie. Prenant par l'intensité et l'ouverture, et disharmonieux par les fréquentes appréciations ou prises de positions abruptes de l'auteur.

L'auteur écrit page 210 : *«Ce livre est la retranscription fidèle et chronologique des notes que j'ai prises après les cérémonies [chamaniques], quelques fois immédiatement après... ou dans la journée qui suivait... L'écriture venait spontanément, sans que j'aie à réfléchir ni à chercher quoi que ce soit. Puis elle s'arrêtait aussi spontanément. Alors je n'insistais pas.»* Dommage que cette information vienne seulement six pages avant la fin de l'ouvrage : car elle permet de comprendre tout à fait clairement que Jean-Marie nous a livré un journal intime, une longue confidence «à chaud», beaucoup plus qu'un essai. Et, du coup, le lecteur peut se sentir moins personnellement pris à partie par les accents prosélytes qui fourmillent dans ses 216 pages de notes sur le vif, notamment sous la forme des «positions abruptes» dont je parle.

Jean-Marie Delacroix a deux références principales. D'abord, le christianisme religieux et moral dans lequel il a été baigné comme beaucoup d'entre nous, mais qui l'a peut-être plus marqué que d'autres. Et ensuite, une culture psychologique universitaire c'est-à-dire majoritairement freudienne, avec les postulats rationalistes et matérialistes qu'elle véhicule et qu'aucune flamme spirituelle ne semble traverser.

Et voilà que cet homme façonné dans ce double moule plutôt banal mais pas forcément confortable, depuis longtemps en recherche active d'autre chose, rencontre en profondeur un monde où l'irrationnel règne, au sens fort du mot «régner» : le monde du chamanisme de la forêt tropicale de Haute Amazonie. Monde irrationnel et pourtant cohérent, structuré, fruit d'une tradition qui depuis des temps immémoriaux engendre notamment des guérisseurs et des sages. Alors, l'auteur rompt les amarres et se laisse entraîner dans cette exploration risquée, alternativement et imprévisiblement difficile, enthousiasmante, terrifiante, éblouissante, inquiétante, pacificatrice. Et ce qu'il découvre, c'est que là où il n'était jamais allé, il y a du sens, de la vie, du lien entre l'homme et son environnement proche et lointain - à ses yeux plus de Sens, plus de Vie, plus de Lien que ce qu'on lui a jamais enseigné au cours de ses apprentissages somme toute classiques.

Je souhaite dans le présent texte faire une séparation nette qu'à mes yeux

Jean-Marie Delacroix, dans les conditions où il écrivait, n'a pas pu faire suffisamment : la séparation entre d'un côté l'expérience de transformation personnelle qu'il nous livre avec générosité, et de l'autre côté les enseignements qu'il en tire sur un plan général, et dont un certain nombre me paraissent avoir de quoi provoquer chez le lecteur, par leur caractère tranchant en particulier, du recul ou du rejet. Et à mes yeux sur ce dernier point il y a danger : celui que l'auteur soit classé mystique ou «allumé», voire sectaire, ou qu'il soit perçu comme abusivement réducteur. Et que du coup ce qui me semble être la substance du livre soit masqué.

Abusivement réducteur, dans d'assez nombreuses estimations dévalorisantes ou catégoriques. Ainsi, quand il se qualifie lui-même de «*petit psychothérapeute... drapé dans [son] petit savoir universitaire et de [ses] petits savoirs vaniteux d'écoles de psychothérapie*», ou quand il affirme que «*Le Je et le Tu ne sont que petites inventions humaines pour mettre en boîte la névrose*», ou que pour un véritable trajet de transformation intérieure, «*il ne suffit pas... de faire un voyage dit spirituel dans le désert avec une célébrité du bottin mondain de la spiritualité*». Ou encore quand il estime que «*l'ego, c'est tout simplement... nos petites réactions mesquines, nos réactions de survie, de défense, de peur...*», ou que «*...la souffrance... n'est qu'une création de l'ego. La souffrance n'existe pas !*»

Aïe ! Et qu'en fait-il, Jean-Marie, des lecteurs qui se sont nourris et ont grandi en se

formant à l'Université ou dans des écoles de psychothérapie, ou qui se comptent parmi ses patients ou élèves, ou qui ont approché avec fruit des personnes dites «spirituelles», et ceux que le livre de Buber (sur le Je et le Tu) a éclairés ou inspirés, et ceux qui ont très mal au corps ou à l'âme tous les jours que Dieu fait ? Quelle autre chance leur donne-t-il que de se sentir «petits», «mesquins», «non-existants» ?

«Allumé» ou mystique, avec ses références constantes à l'Esprit, à Dieu, au Père, à l'Évangile, à la Terre-Mère ou à la Mère Nature, à l'Énergie, à l'Un... L'auteur parle comme allant de soi du processus entrelacé d'incarnation de l'Esprit et de spiritualisation de la matière, il le présente comme le but et le sens évidents de l'Évolution, et en particulier du passage de chacun de nous sur cette terre. Certes, ici et là il mentionne, pour y trouver un appui hors des sentiers freudo-universitaires, les vues très larges que Carl Gustav Jung a développées précisément autour de ces thèmes. Mais c'est avec prudence et parcimonie, sans doute parce qu'il sait par ailleurs à quel point Jung est en France une contre-référence pour pas mal de gens «mystique», justement...

Personnellement je connais Jung plutôt bien et j'adhère fortement à l'orientation générale de sa pensée, avec laquelle les réflexions déclenchées chez Jean-Marie Delacroix par son expérience chamanique me semblent avoir en effet bien des convergences. Mais je crois que des perspectives aussi vastes, aussi éloignées des

réflexes individualistes-rationalistes qui nous sont familiers, demandent pour le lecteur français une pédagogie particulière, une pédagogie «apprivoiseuse» qu'il n'y a pas du tout dans *Ainsi parle l'esprit de la plante*. D'où le risque d'être perçu comme «allumé».

Sectaire enfin. Car l'auteur n'y va pas par quatre chemins pour affirmer ses convictions : *«le chamanisme... ouvre la voie au processus de spiritualisation, ... qui a commencé bien avant l'avènement des traditions, des religions, des théologies. Il est la matrice même à partir de laquelle sont nées religions et traditions... [il] trouve existence dans une tradition orale non pervertie par les déformations nées des religions ou par les guerres et querelles de religions et d'écoles. C'est la voix abrupte qui rappelle la relativité des religions et qui ramène l'essentiel.»*

Ainsi nous sommes avertis : seul le chamanisme est pur, toutes les autres traditions en sont des émanations perverses ou risquant de l'être. Et l'auteur insiste : *«C'est la voix(e) contenue dans les ikaros [les chants des cérémonies chamaniques] et perpétuée par la voix du chaman. C'est cette parole forte qui a traversé le temps sans avoir été pervertie. Il n'y a qu'une seule et vraie parole...[la] parole propulsée par la souffrance, la crise, la croissance, le refus, la peur, le dépassement, les frictions avec l'autre, l'accession à la luminosité, à la lumière, jusqu'à l'émergence de la Parole-Silence. Tout le reste n'est que verbiage, agitation sonore, diversion, divertis-*

*sement, explication, rationalisation, interprétation.»*

Et puis à propos de l'ayahuasca, la plante dite «maîtresse» qui occupe une place centrale dans les pratiques chamaniques amazoniennes : *«Ainsi elle parle... Elle vient d'avant la parole, d'avant le symbole, d'avant l'écriture. Elle révèle la seule vraie Écriture... Elle nous apprend que toutes les autres Écritures dites saintes entraînent le mal, la division, les guerres de religion.»* Bigre !

Oui, bigre ! et re-aïe ! Holà, Jean-Marie, reste avec nous ! La définition de la pensée sectaire, c'est qu'elle disqualifie les autres pensées et qu'elle désigne donc des élus et des exclus. Je ne crois pas que l'auteur cherche délibérément à faire cela, mais c'est quand même ce qu'il fait en pratique quand il s'exprime de manière aussi péremptoire. Comment se débrouille-t-on pour échapper aux traditions «perverties», ou au «verbiage» et à l'«agitation sonore», quand l'ayahuasca-guru qui *«révèle la seule vraie Écriture»* ne pousse pas là où on habite, par exemple au Groënland, ou à Marseille ? C'est là où je ressens le livre de Jean-Marie Delacroix comme un livre de solitaire, avec le danger associé que je souligne ici : qu'à force de nous dire ce qui s'est puissamment imposé à lui, il nous l'impose à nous sans nous laisser d'autre recours que prendre l'avion demain pour l'Amérique du Sud... ou alors il faut nous résigner à être un exclu habitant un Occident décidément malade.

Car en effet l'auteur montre du doigt à

plusieurs reprises le «mauvais» Occident comparé au «bon» chamanisme. Par exemple quand il écrit : *«le chamanisme traditionnel, celui qui n'a pas encore été perverti par le «Nouvel Age» ou par le dollar américain ou par le rationalisme cartésien», ou : «... ce moment de l'évolution du monde... où les marchands du temple prolifèrent... pour nous remplir d'illusion...», ou encore : «La division psychologie-spiritualité est un exemple de division apportée par l'Occident... Il n'y a qu'en Occident, et depuis l'apparition de la psychanalyse et d'une psychologie qui se veut scientifique, que l'acte psychologique, l'acte de guérison est considéré comme un acte profane.... L'Occident a besoin de retrouver ce qu'il a perdu, qui fait partie du patrimoine de l'humanité et qui existe encore massivement à travers le monde.»*

On voit bien je pense comment tous ces passages - et avec eux d'autres non cités ici - fortement imprégnés de manichéisme peuvent exposer l'auteur au soupçon de dérive sectaire. Notamment sur le thème l'Occident malade - handicapé, décadent, coupé des sources... Un classique d'une certaine critique sociale d'aujourd'hui, certes, mais aussi de la démagogie de bien des sectes. Il me semble, quant à moi, que Jean-Marie n'a pas pris la mesure du risque que cela représente de confier au public les intuitions ou certitudes intenses qu'il a reçues pendant son itinéraire chamanique.

J'imagine même que dans des cérémonies à venir, la plante pourrait bien lui faire

savoir à quel point l'Occident est aussi vivant, riche d'accomplissements, d'esprit de recherche, d'ouverture et de profondeur, créateur et fécondable - aucune culture n'est aussi largement curieuse d'autres cultures -, à quel point il participe intensément à sa manière au processus de spiritualisation de la matière et d'incarnation de l'Esprit. Et à quel point le «Nouvel Age», le rationalisme cartésien, la psychologie scientifique, les psychothérapies, bien sûr aussi la séparation entre le spirituel et le profane, et jusqu'au dollar américain, sont tous des manifestations de ce processus auquel personne au monde n'échappe.

En Occident comme dans la forêt amazonienne il y a le même danger : celui de refuser l'épreuve, comme l'auteur nous confie qu'il a été tenté de le faire suite à la «nuit de sorcellerie» qu'il nous raconte avoir traversée là-bas. Car, pour parler avec le vocabulaire du livre, si Dieu a créé le monde, et avec lui les conditions de l'éclosion du chamanisme, alors il a créé aussi les conditions de l'apparition de l'Occident, et avec lui du rationalisme, de la psychologie scientifique, de la division psychologie-spiritualité, des marchands du temple et du dollar. Notre épreuve à nous Occidentaux est d'en discerner le sens et de prendre dans ces domaines, si nous le pouvons, des responsabilités créatrices, plutôt que de condamner tout en bloc comme soi-disant «mauvais». L'eau du bain est sale, sans doute, mais le bébé ?

Jeter à la fois l'un et l'autre, c'est l'éter-

nelle et dramatique tentation d'échapper à la complexité, à l'ambivalence, à la responsabilité du choix. Ici affleure la question première de l'origine ou de la nature du Mal, qui a fait couler beaucoup d'encre et plus encore de larmes et de sang, et qui constitue je crois le noyau le plus dur du trajet de chaque être individuel comme de chaque groupe humain. Le présent texte n'est pas le lieu pour aller plus loin sur ce thème, sauf pour rappeler que plus on désigne quelque chose - une personne, un groupe, un comportement - comme absolument «bon» et quelque chose d'autre comme absolument «mauvais», plus on gomme le risque du choix, et plus on attise le risque de mettre en route une œuvre de mort, allant de la maladie physique à la guerre mondiale en passant par le génocide et la paranoïa. Sur le plan individuel, nous thérapeutes en savons quelque chose.

*Le chamanisme non plus, justement, n'est pas exempt de «mauvais» quoiqu'en dise Jean-Marie Delacroix. J'ai été moi aussi au Pérou suivre une initiation aux pratiques chamaniques avec certains des chamans qu'il cite dans son livre. Je suis resté là-bas beaucoup moins longtemps que lui, mais j'ai pu voir comment certains participants du groupe dont je faisais partie utilisaient leurs «visions» (c'est ainsi qu'on nomme les images très intenses déclenchées par l'ayahuasca) pour simplement renforcer encore leur ego déjà bien cuirassé. D'autres n'avaient simplement pas les ressources nécessaires pour en tirer profit.*

*D'autres enfin - comme Jean-Marie l'a fait - accueillait avec intelligence et humilité les remises en question qu'elles proposaient. La plante n'a donc pas le pouvoir, en tout cas en un temps limité, de forcer les résistances quand elles sont trop grandes : rien de différent de ce qui peut arriver chez nous en psychothérapie.*

J'ai pu voir par ailleurs des chamans déployer des compétences extraordinaires pendant les séances d'ayahuasca, et d'autre part, dans la vie quotidienne, être empêtrés comme tout un chacun dans des enjeux affectifs ou des luttes de pouvoir. J'ai appris aussi que plus d'un chaman se laisse tenter par la sorcellerie et devient alors un «brujo» (sorcier), c'est-à-dire que son goût du pouvoir l'emporte sur sa mission guérisseuse. Là non plus, rien de bien différent de ce que nous connaissons en Occident des imperfections des hommes, y compris évidemment dans nos milieux «psy».

Et j'ai appris enfin que la culture occidentale, qui s'infiltré au Pérou comme partout ailleurs, grignote lentement la culture indienne (quechua) en Amazonie, celle qui porte la tradition chamanique. Comment cela est-il possible ? Notamment parce que les réseaux d'alliances et de solidarité que crée cette dernière sont seulement locaux : la famille, le groupe, la tribu, mais ne s'étendent pas à la nation indienne dans son entier, alors que la culture occidentale est porteuse d'un esprit d'universalité qui par essence dépasse familles et tribus.

Alors, la sagesse de l'ayahuasca est-elle aussi profonde que l'auteur nous le répète ? Il semble qu'en pratique elle ait les limites des hommes qui y recourent.

\*\*\*

Après avoir ainsi détaillé dans ce qui précède ce qui a suscité chez moi des réserves par rapport à *Ainsi parle l'esprit de la plante*, je veux revenir sur ce qui fait à mes yeux l'intérêt central du livre.

En premier, c'est le témoignage donné par l'auteur de la puissance du processus de transformation intérieure que peut mettre en route le chamanisme amazonien. Celui-ci apparaît plus apte que certaines des approches thérapeutiques occidentales à nous faire plonger dans les profondeurs de notre psyché, retrouver les traces marquantes laissées en nous par notre biographie et nos origines personnelles, et nous mettre aussi en contact avec les origines de nos origines : origines de l'humain - celles que Jung appellerait l'«homme primordial» ou la «queue du saurien» -, et origines de la vie elle-même émergeant du «magma» initial (c'est le mot de l'auteur, il a été emporté jusque-là).

Et puis, ce qui est spécialement parlant pour nous gestaltistes qui en principe intégrons le corps dans notre pratique, c'est que *l'unique porte d'entrée* de tout ce travail chamanique est le corps. Avec deux versants complémentaires : le nettoyage du corps par l'effet de plantes purgatives et vomitives et par la diète solitaire en forêt, et la guérison du corps par les vertus posi-



tives des plantes dites «maîtresses» avec les effets qui en découlent sur l'esprit.

Mais attention ! A ne pas proposer à tout public. Jean-Marie Delacroix n'est pas le premier venu : il avait déjà en arrivant là-bas un long passé de travail sur lui-même par des approches diverses, un long passé aussi de relations et d'échanges nourrissants et constructifs. J'ai mentionné plus haut que le travail chamanique n'a pas toujours des effets assimilables, et aussi qu'on peut le détourner au profit d'un *statu quo* armé. Or c'est justement ce qui n'est pas arrivé à l'auteur, car il en avait les moyens et la force. Et c'est là l'autre intérêt de ce livre : il nous montre un homme aux prises avec le chemin difficile où il s'est engagé avec humilité, sincérité, simplicité et confiance.

Humilité dans son ouverture à un monde où le rationalisme cartésien n'a pas de place, et où il a néanmoins accepté de risquer son corps et son âme : le monde chamanique, fait de matière, mais une matière «mère» («materia madre», chantent les ikaros) habitée et gouvernée par des esprits. Esprits de la nature, esprit des arbres, esprits de l'ayahuasca et des autres plantes maîtresses, esprits bienveillants qu'on invoque ou esprits malveillants contre lesquels on lutte - toutes entités plus ou moins douteuses, plus ou moins hors du réel pour notre culture, mais dont l'auteur se fait le témoin des effets bien concrets sur le corps, sur le psychisme ou même sur les événements dits «extérieurs».

Sincérité dans sa recherche du plus large, du plus grand, du plus profond. Simplicité dans le compte-rendu sans artifices qu'il donne des expériences, flashes, images, épreuves parfois terribles, qui ont marqué son trajet chamanique. Et confiance dans la vie, dans les chamans qui l'ont suivi, dans les ressources de l'homme comme allié de la nature, et pour finir confiance dans son lecteur posé lui aussi comme un allié capable de l'accompagner dans son «voyage» hors du commun.

J'ai retenu pour terminer trois passages qui montrent comment, même ayant fait des expériences impressionnantes, l'auteur garde les pieds sur terre et honore ses doutes ; comment, même solitaire comme je l'ai noté plus haut, il aspire et travaille à être un homme relié ; et enfin comment, même fortement tenté de séparer sans nuance le bon du mauvais, il appelle de ses vœux une synthèse ouverte. Le premier passage est au début du livre ; le thème sera d'ailleurs repris plusieurs fois :

*«... il n'est point besoin de courir le monde pour se mettre en route vers l'Esprit et pour entreprendre un travail de conscientisation... Courir le monde extérieur comme je le fais n'est peut-être, malgré les apparences, qu'un moyen pour échapper à l'Esprit. Le chemin que nous avons à parcourir se trouve précisément là où nous sommes, que ce soit dans notre cuisine, au travail, en famille, dans la relation à l'autre. Le «quotidien quotidien» est certainement l'épreuve la plus redoutable à traverser.»*

Le second passage est le suivant :

*«Seule est la Relation....Je saisis intensément que nous sommes profondément unis par l'espace-relation ; que cet espace-relation, c'est l'Esprit, c'est Dieu ; que la relation, c'est Dieu. « A quoi il ajoute un peu plus loin : «au fur et à mesure que l'ego de l'un et de l'autre accepte de lâcher, on rentre dans la relation. C'est une création à deux... Alors n'existe plus que la relation... Le processus de spiritualisation, c'est aussi le processus de la relation.»*

Et le troisième passage est un souhait :

*«Le chamanisme... serait-il la voie pour*

*rassembler la psychologie, la spiritualité et la science en une même anthropologie, c'est-à-dire en une conception nouvelle de l'être humain et de l'univers ?... Psychologie, spiritualité et sciences alors ne feraient plus qu'un.»*

Rassembler la psychologie, la spiritualité et la science en une même anthropologie, c'est me semble-t-il un horizon vers lequel marche plus d'un chercheur de vérité aujourd'hui. Jean-Marie Delacroix fait partie des marcheurs. Merci à lui pour les lumières puissantes dont il éclaire le but.